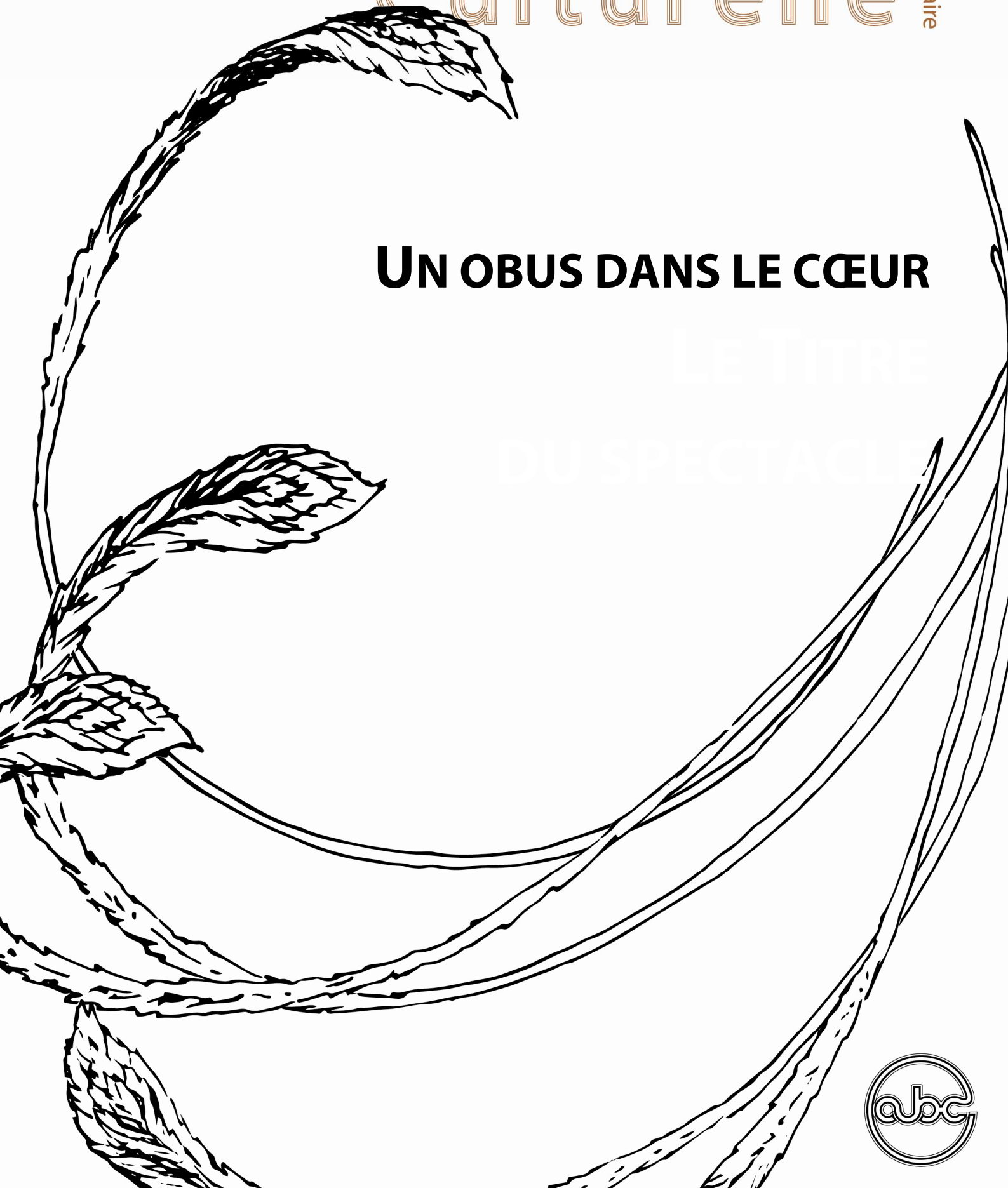


Collège au théâtre  
Saison 2015 | 2016  
Fiche pédagogique n° 6

# Association Bourguignonne Culturelle

15  
16  
Scène  
pluri  
disciplinaire

## UN OBUS DANS LE CŒUR



Chers collègues,

Pour préparer vos élèves à leur venue au spectacle ou approfondir leur connaissance de celui-ci, nous vous proposons plusieurs documents :

- Un dossier d'intention proposé par la compagnie
- La bande-annonce du spectacle :

<http://www.catherinecohen.com/metteuse-en-scene-cie-empreinte-un-obus-dans-le-coeur>

- Un **questionnaire** à destination des élèves qui vous permettra d'explorer les principaux axes du spectacle. Ce travail pourra être fait en amont et en aval de la pièce.

### **1. La fiche technique du spectacle**

#### **1.1. Wajdi Mouawad, enfant dans la guerre, exilé sans frontières<sup>1</sup>**

> Le texte *Un obus dans le coeur* a été écrit par Wajdi Mouawad, l'un des dramaturges les plus doués de sa génération. Son œuvre oscille souvent entre autobiographie et autofiction. Pour découvrir sa vie, je te propose de lire cette interview parue dans le journal *Le Monde* :

Wajdi Mouawad a écrit sa première pièce à 20 ans, au Québec, où sa famille libanaise avait émigré en 1983. Une dizaine d'autres ont suivi, qui parcourent le monde. Depuis 2008, Wajdi Mouawad dirige le Théâtre français du Centre national des arts d'Ottawa et est à la tête d'une double compagnie, québécoise et française.

#### **Dans votre livre, "Seuls", on vous voit en photo à 9 ans, au Liban. Vous avez l'air sage et grave...**

Sage et grave, c'est sûrement un résumé très juste de l'enfant que j'ai été (...). J'ai grandi dans une famille où la parole ne circulait pas. Ce qui comptait par-dessus tout, c'était l'obéissance aux traditions et valeurs. La photo exprime la tension dans laquelle je vivais : entre le "dit" - la politesse, l'éducation - et le "non-dit" - l'indomptable né des perceptions et sensations, plus puissantes que tout, qu'un enfant de 9 ans porte en lui, sans trop le savoir.

#### **Quelle place occupait la religion ?**

Ma mère venait d'une famille orthodoxe affiliée à Rome, mon père d'une famille chrétienne maronite. Evidemment, la confession du père était déterminante. Nous étions donc chrétiens maronites, et nous vivions dans un village chrétien maronite, entouré de villages druzes. Nous avons déménagé à la suite d'un incident. Un jour où mes parents étaient en voiture, trois Druzes se sont approchés et ils ont cogné violemment sur le capot. Ma mère a eu très peur. Elle était enceinte de moi, je crois. Mon père a décidé de partir vivre dans un village chrétien entouré de villages chrétiens. Puis nous sommes allés à Beyrouth. Mon père voyageait beaucoup. Il était représentant commercial, comme beaucoup de Libanais. Il s'intéressait à tout ce qui était fait en plastique. Il allait au Japon, aux Etats-Unis, et il trouvait des objets qui n'existaient pas au Liban. Il mettait en relation les grossistes avec les fabricants, et il percevait des commissions. Ma mère restait à la maison. Avant son mariage, elle travaillait dans une banque pour nourrir sa famille - sa

---

<sup>1</sup> *Le Monde* du 07.07.2009, propos recueillis par Brigitte Salino

mère était morte et son père, malade. Elle aimait beaucoup son indépendance, à laquelle mon père lui a demandé de renoncer pour qu'elle s'occupe des enfants - ma sœur et mon frère aînés, et moi. Ça été dur pour elle, au début. Voilà un peu le contexte familial dans lequel j'ai grandi.

C'était les plus belles années du Liban. Il y avait une prospérité extraordinaire, beaucoup de joie et de sensualité. Je me souviens surtout de la sensualité. La nature, le ciel bleu, un pays où les mauvaises herbes sont des figuiers. Dès que je le pouvais, j'étais dehors. Je vivais en osmose avec la nature, les arbres, les animaux, dans une plénitude qui ne laissait pas de place pour rêver d'autre chose. Aujourd'hui encore, j'ai l'impression que j'ai toujours été dehors, même si c'était la guerre.

### **Au moment de la photo, en 1977, la guerre a commencé depuis deux ans...**

Oui, mais c'était un mot qu'on ne disait pas. On le conjugait : "*darah hiedrabou*" ("ça va bombarder"), "*darabou*" ("ils ont bombardé"), "*darabouna*" ("ils nous ont bombardés"). Avec mes amis, on avait développé un sens très aigu des sons. Quand vous entendez "boum", ça peut signifier qu'une bombe vient de tomber, au loin, ou qu'un canon vient d'envoyer sa bombe, qui tombera peut-être près de vous. A force, on reconnaissait toutes les nuances. J'étais capable de dire d'un canon : "*C'est un 255, ou un 244.* » (...)

### **Qu'est-ce qui décide vos parents à partir pour la France ?**

En 1977, la situation commençait à devenir compliquée, mais on pensait encore que ça ne durerait pas. La photo a été prise à ce moment-là. La France a proposé aux Libanais qui le désiraient de venir trois mois, en attendant que le conflit diminue, ou cesse. Nous sommes partis en 1978. Je n'étais pas du tout conscient de ce qui m'arrivait. La seule question qui m'intéressait était celle de l'avion, que je prenais pour la première fois : est-ce que je serais du côté du hublot ? A Paris, nous avons retrouvé un oncle, parti du Liban dès le début du conflit. Ma mère m'a emmené à l'école. Je suis entré avec elle dans une classe, le professeur m'a dit : "*Tu t'assois là*", et ma mère est partie. Chacun entre à sa manière dans le tragique. Ce jour-là, dans cette classe de CM2 du XV<sup>e</sup>arrondissement, j'ai mis les pieds dans le tragique, en éprouvant des sensations qui m'étaient inconnues : l'ennui profond, la tristesse.

Là, j'ai commencé à rêver. J'avais une véritable attirance pour tout ce qui était surnaturel et mythologique. (...) Nous sommes restés cinq ans en France puis mon père a fait des demandes d'immigration au Québec. Tout se passe avec une facilité extraordinaire. Ma mère est contente, elle aime beaucoup l'idée d'aller à Montréal parce que les rues sont propres. Elle tombe malade avant le départ. On diagnostique un cancer. Elle mourra deux ans plus tard.

Notre vie familiale, ce n'était pas Racine, mais Shakespeare : terriblement drôle et tragique en même temps. Toujours, toujours, toujours. Ne pas ressasser, ne pas s'enraciner dans une obsession du chagrin, mais avancer, tracer. A la maison, la vie n'était pas triste. Mais évidemment, parfois, le chaudron explosait. En 1982, j'ai fait une fugue. La police m'a

retrouvé au bois de Vincennes, sur la route de la Pyramide, à cent mètres de la Cartoucherie et du Théâtre du Soleil.

### **Quand vous arrivez au Québec, vous savez que vous ne retrouverez plus jamais le Liban ?**

Oui. Le déménagement est définitif. Là encore, je m'ennuie en classe. Arrive le Dec (l'équivalent du bac). Je sais que je ne l'aurai pas, parce que je saute les cours. Les seuls moments de plaisir réels viennent du théâtre. J'en fais avec des amis. Je m'occupe des lumières, du décor, je joue un porteur de valise muet parce que je n'ai pas l'accent québécois. Je retrouve le bonheur que j'ai eu en 6<sup>e</sup>, en France, quand j'ai écrit et mis en scène ma première pièce, *Poubelle*, dont les personnages étaient des objets jetés dans une poubelle, qui parlaient de l'absence de sens de la vie. A Montréal, un jour où j'erre dans la ville, je passe devant l'Ecole nationale du théâtre du Canada. Je m'inscris pour une audition. Je suis reçu. (...)

### **Comment réagissent vos parents ?**

Très bien. Ils me voyaient ingénieur ou médecin. Ils m'ont dit : "*Si c'est ton choix, vas-y.*" J'étais sidéré par le malentendu que j'avais nourri à leur endroit pendant des années. A l'école, j'apprends le jeu, mais je me rends vite compte que ce n'est pas ma voie. Un auteur génial, Claude Gauvreau, écrit pour nous une pièce, *L'asile de la pureté*. L'histoire d'un poète, accusé du meurtre de sa petite amie, qui fait une grève de la faim. Claude Gauvreau me demande de faire le poète.

Il ne me met pas sur scène, mais au balcon, où je fais semblant d'écrire, et d'où j'envoie ensuite les feuilles. La pièce durait trois heures et demi. Au début, j'ai écrit des répliques de *L'Asile de la pureté*. Comme ça devenait lassant, j'ai commencé à écrire ma propre histoire, celle d'un type enfermé dans les toilettes, qui ne veut plus sortir. Gauvreau me donne la structure, un rythme. Sans le savoir, il devient un tuteur. A la fin des représentations, j'ai ainsi écrit deux actes de *Willy Protagoras enfermé dans les toilettes*, ma première pièce. Je continue dans un grand état de bonheur, de hâte.

### **Biographie**

#### **1968**

16 octobre : naissance à Deir El-Kamar (Liban).

#### **1978**

Arrive en France.

#### **1983**

Sa famille émigre au Québec.

#### **1988**

Ecrit sa première pièce, *Willy Protagoras enfermé dans les toilettes*.

#### **2009**

Est artiste associé de la 63<sup>ème</sup> édition du Festival d'Avignon

> Questions :

Wajdi Mouawad est un artiste contemporain, quel âge a-t-il aujourd'hui ?

.....

Quels sont les trois pays où il a vécu ?

.....

Quel est son pays d'enfance et pourquoi a-t'il été obligé de le quitter ?

.....

.....

Quelle éducation a-t-il reçu de ses parents ? Souligne en vert dans le texte les éléments qui t'ont aidé à répondre :

.....

.....

Dans *Un obus dans le cœur*, il sera beaucoup question de la figure maternelle. Souligne en rouge tous les éléments qui se rapportent à sa mère dans l'article.

Quelle est la première pièce écrite par Wajdi Mouawad adulte ? Quand et où a-t-il commencé à l'écrire ?

.....

.....

## **1.2. Synopsis**

> Pour découvrir les grands thèmes de la pièce, je t'invite à lire l'extrait (premières pages d'*Un obus dans le cœur*) présenté en annexe 1 du dossier.

Recopie trois phrases de ce texte qui t'ont particulièrement marqué :

① .....

.....

.....

② .....

.....

.....

③ .....

.....

.....

Comment s'appelle le personnage principal et quel âge a-t'il ? .....

Quel évènement grave vient-il d'apprendre ? .....

.....

### Résumé

*Un obus dans le cœur* met en scène le monologue de Wahab, jeune homme de 19 ans, réveillé en pleine nuit par un coup de téléphone qui lui apprend que sa mère, malade d'un cancer, va bientôt mourir. En route pour l'hôpital, Wahab est assailli par ses souvenirs réveillés par la mort imminente d'une mère qui a pour lui, le jour de ses 14 ans, perdu son visage familial. Le texte retrace la vie du jeune homme, convoque ses cauchemars et les traumatismes de l'histoire.

### 1.3. Un parcours spatial, temporel, intérieur

> Pour entrer plus en avant dans l'œuvre, regarde à présent la bande-annonce du spectacle :

<http://www.catherinecohen.com/metteuse-en-scene-cie-empreinte-un-obus-dans-le-coeur>

> La pièce évoque trois espaces : le Liban de l'enfance, la tempête de neige au Québec et la chambre d'hôpital.

Un obus dans le coeur  
Ambiance Liban - paysage, foule, couleur



Un obus dans le coeur  
Ambiance Québec - tempête, Noël, urbain



Un obus dans le coeur  
Ambiance hôpital - nuit, bleuté, pénombre





> Quels sont les cinq mots qui te viennent à l'esprit pour chaque espace ?

<b>Liban</b>	<b>Québec</b>	<b>Hôpital</b>
①.....	①.....	①.....
②.....	②.....	②.....
③.....	③.....	③.....
④.....	④.....	④.....
⑤.....	⑤.....	⑤.....

> La pièce traverse la vie de Wahab et convoque une série de souvenirs comme autant de flash-backs. Pour découvrir le secret enfoui de son enfance et percer l'énigme de la femme au bras de bois, lis l'extrait de texte qui suit :

On est dans la rue. Une chaleur étouffante. Le soleil fond sur la ville. Ma mère me dit : Attends. Elle entre dans un magasin pour acheter des cigarettes. Je ne bouge pas. Il y a des voitures. Plein. Des klaxons toujours.

Je dis, en imitant la voix de ma mère : Mais pourquoi ils klaxonnent ? Un autobus passe. Plein à craquer. Il s'arrête devant moi. À la radio une chanson joyeuse. Je regarde les passagers. Ils sont drôles. Il y a des femmes. Des vieux. Il y a des gros. Des minces. Des maigres. Ils suent. Un enfant de mon âge me sourit. Je m'approche. Je lève la main. L'autobus ne bouge plus. En arrière, on klaxonne pour que ça avance. Le garçon me lance par-dessus la cohue : Kif el yôm byo'dar baad yodhar mén el layl ? C'est une phrase de la chanson. Comment le jour peut encore sortir de la nuit ? Je fais semblant que je suis une danseuse du ventre. J'exécute des mouvements. On rigole. Lui dans l'autobus, moi dans la rue. Plus rien n'avance. Le chauffeur est en colère, il engueule tout le monde. Une voiture arrive en sens inverse et freine. Les pneus hurlent. Les portières claquent. Des gens courent. Je ne comprends pas. Mon ami ne me quitte pas des yeux.

Tout va trop vite. Un homme arrive avec un boyau d'arrosage et inonde la carrosserie de l'autobus. Je repense à ma mère et à ses conseils pour arroser les herbes délicates. L'eau a une drôle d'odeur. Les passagers sont éclaboussés. Un mouvement de panique s'empare d'eux. Ils hurlent. Veulent sortir mais ils ne peuvent pas. Quelqu'un a bloqué la porte du véhicule. Des gens courent. Ils crient : « Ce n'est pas de l'eau. Ce n'est pas de l'eau. C'est de l'essence. De l'essence ! » Je regarde mon ami. Il est trempé. Il fait chaud. Il a les yeux grands ouverts. L'homme arrose toujours. Le chauffeur le supplie : Au nom de ta mère, au nom de ta mère ! Va te faire foutre, lui répond l'autre, et il lui tire une balle dans la tête. On crie. Le chauffeur tombe sur le klaxon. Des hommes partout. Mitraillettes entre les mains. Une femme veut sortir par la fenêtre. Trois longues rafales :

Tatatatatatatatatatatatatatatatatatatata-tatatatatatata  
Tatatatatatatatatatatatatatatatatatatata-tatatatatatata  
Tatatatatatatatatatatatatatatatatatatata-tatatatatatata

Et d'un coup, d'un coup vraiment, sans passage, d'un coup, l'autobus flambe. Il flambe avec les vieux, les femmes et les gros. Il flambe. Tout flambe. La femme ne bouge plus, à cheval sur le bord de la fenêtre. Elle brûle. Sa peau coule. Je fixe les yeux de mon ami. Il me regarde toujours.

La fumée me fait pleurer. Ça sent la viande cramée. Je suis seul. La ville s'évapore. Je flotte au milieu de rien. Brume épaisse. Les mitraillettes crépitent, le klaxon pleure, le feu avale tout et dans l'éclat des flammes, à l'intérieur de la carcasse rougeoyante de l'autobus, j'aperçois la silhouette d'une femme vêtue de noir avancer vers mon ami. Ses mains et ses bras sont de bois, son visage voilé. Cette femme n'existait pour personne avant. Elle n'avait pas de corps, pas d'âme, rien. Elle est née du feu, et maintenant elle est là, je la vois, je la vois saisir mon ami à la gorge, je la vois lui tordre le cou, lui arracher la tête, la porter à sa bouche et la dévorer. Elle se retourne vers moi. Elle me regarde. Je ne peux pas fuir. Qui est-elle ? Il n'y a plus rien, plus de lumière, plus de beauté, plus de beauté.

> D'après la bande-annonce et les deux extraits que tu as pu lire, quelles sont les émotions qui vont parcourir l'œuvre ?

.....  
.....  
.....

> Si la pièce joue sur le registre tragique, elle convoque également un palette plus large. Lis le texte présenté en annexe 2. Quel est selon toi le registre de cet extrait ?

.....



© Ifou pour lepolemedia

© Ifou pour le pôle media

## 2. Les éléments du spectacle

### 2.1. Un seul en scène

> Relis la note d'intention du metteur en scène, Catherine Cohen, et reconstitue le résumé qui suit à l'aide des mots en gras :

« La forme du conte correspond à celle du **monologue** d'*Un obus dans le cœur*. J'aime particulièrement cette forme car elle perpétue la tradition du récit oral (un **conteur**, des auditeurs), cette transmission du savoir par la parole. Le comédien, le conteur, est porteur de cette parole, de ce partage d'expérience. Ce qui est particulièrement intéressant dans cette forme, c'est la parole **intime**. Le personnage dit ce qu'il fait, ce qu'il ressent, et nous livre ainsi l'intérieur et l'extérieur de son être. Comme s'il donnait à entendre une voix **intérieure**, celle qui scrute le moindre détail, qui note les regards, les attitudes. Le monologue est une prise de parole individuelle dans le lieu apparemment vide de la scène. Wahab est seul en scène, il ne parle à personne en particulier. Cette solitude est le temps suspendu d'une mise à nu qui lui permet de nous livrer son observation entre lui et le monde. »

La forme du texte que tu vas entendre est un ..... Grégori Baquet est à la fois comédien et ..... Le texte se déroule comme la voix ..... du personnage, une parole ..... qui ne s'adresse à personne en particulier.

> Grégori Baquet est un comédien confirmé qui n'a pas l'âge du rôle puisque Wahab a dix-neuf ans. A ton avis, pourquoi Catherine Cohen a-t-elle choisi ce comédien ?

.....  
.....  
.....



## **Le comédien pilier**

*d'après Catherine Cohen*

Wahab est un personnage, complexe, qui porte en lui un mélange d'enfance et de maturité. Il s'agissait de trouver un comédien qui se glisse dans l'univers particulier de Wajdi Mouawad, entre force et fragilité. Un comédien qui sache passer de la densité à la légèreté, de la poésie à la violence, qui sache porter le texte dans toutes ses nuances, sans limite.

J'ai choisi de travailler avec Grégori Baquet car c'est un comédien qui porte en lui une dualité qui fait qu'on ne sait jamais s'il sort de l'enfance où s'il est entré dans l'âge adulte avec fracas. (...) Grégori Baquet est plus âgé que le rôle. C'est un choix car je voulais, pour que sa parole soit aussi une transmission, le prendre après ce qui s'est passé, après la catastrophe. Il en est sorti, il a déjà vécu ce qu'il nous raconte et il peut, avec une légère distance, nous raconter comment ça s'est passé. Je dirigerai le comédien pour qu'il porte ce texte sans pathos, avec une certaine légèreté qui fait qu'il n'est pas « collé » à ce qu'il vit. Le comédien est le personnage qui traverse des événements plus ou moins violents mais aussi le conteur de l'histoire.

(...) Je travaillerai pour une interprétation du personnage sobre, sans artifice. Il s'agit de porter ce texte simplement, le plus sincèrement possible. Comme une mise à nu du personnage. Pour ce faire, pas de psychologie, tout passe par le corps. Suivre le geste, l'occupation de l'espace et la pensée fulgurante et utiliser l'outil-comédien comme base de travail.

### **2.2. Le dispositif scénique**

> Regarde de nouveau la bande-annonce de la pièce, et intéresse-toi au dispositif scénique :



> Schématise le décor dans le cadre ci-dessus.

> De quoi est composé le rideau qui délimite l'espace ? Quelle est sa forme ? Et quel usage en fait Grégori Baquet ?

.....  
.....  
.....  
.....

> La scénographe, Huma Rosentalski, a fait le choix de travailler à la fois l'image, la vidéo et la lumière. Observe les images projetées et décris l'un des univers ainsi créés :

.....  
.....  
.....  
.....

> Comme tu as pu le constater, la scénographie est relativement simple. Quels sont les objets du décor ? N'ont-ils qu'une seule fonction ?

.....  
.....  
.....  
.....

> Pour créer son personnage, Grégori Baquet s'appuie sur des éléments de costume. Quels sont-ils ?

.....  
.....

> Sois attentif à l'univers sonore de la pièce. Cite deux environnements sonores entendus dans la bande-annonce ?

① .....

② .....

> Grégori Baquet laisse sa voix à un autre personnage dans la bande-annonce (le monologue devient dialogue). Qui est ce personnage ?

.....  
.....

## ANNEXES

### Annexe 1 :

On ne sait jamais comment une histoire commence. Je veux dire que lorsqu'une histoire commence et que cette histoire vous arrive à vous, vous ne savez pas, au moment où elle commence, qu'elle commence. Je veux dire... Je veux dire que vous n'êtes pas là, à marcher tranquillement dans la rue et tout à coup, vous vous dites : tiens, voilà, une histoire qui commence.

Je veux dire, on ne le sait pas... puis, lorsque finalement on réalise qu'on est embarqué dans une histoire, on ne sait pas comment tout ça va se terminer. Personne ne peut savoir. C'est seulement à la fin. Lorsque tout est consommé, qu'on ouvre les yeux et qu'on se dit : l'histoire est terminée. Elle est terminée et parce qu'elle est terminée, vous vous mettez à entendre le silence, le grand silence qui a failli vous noyer. C'est comme ça. Alors, pour conjurer le silence, on tente de trouver les mots. Pour raconter. Même si c'est n'importe quoi, mais un mot qu'on trouve au fond de soi, c'est comme une oasis au milieu du désert. On se précipite dessus et on le boit. On boit le mot.

Moi, le premier mot que j'ai trouvé pour pouvoir raconter ce qui s'est passé, c'est le mot « avant ». Je dis « avant », mais cela ne fait pas longtemps que je peux dire « avant ». Je dis parfois : « Avant, j'étais un enfant. » Mais quand est-ce que j'ai cessé ?

Je ne sais pas. C'est comme ça maintenant. J'entends les vieux qui parlent. Ils disent : « Avant la guerre. » C'est un avant fixe. La guerre c'est fixe. Parfois aussi : « Avant la mort d'un tel. » Ça aussi c'est fixe. La mort est fixe. Avant. Je ne sais pas.

Je m'appelle Abdelwahab, comme le chanteur, mais tout le monde m'appelle Wahab et depuis peu, je peux dire le mot « avant » et c'est parfois une catastrophe. Comment tout ça a commencé... Je ne sais pas.

Je ne peux pas dire que je l'ai entendu sonner. Je ne peux pas dire. Je peux juste dire que je me suis retrouvé assis dans mon lit à me demander si j'avais rêvé. C'était possible. Il faisait nuit, il faisait froid. Est-ce que j'ai rêvé ? Puis je l'ai entendu sonner comme une réponse : « Tu n'as pas rêvé. » Mais ça aurait pu. Dehors c'était la tempête et toutes les machines de déneigement qui faisaient leur raffut. Un vrai boucan. J'aurais pu rêver. Pourtant je me suis retrouvé le combiné à la main. J'ai dit allô d'une voix normale. On a dit : « Wahab ? » J'ai dit oui. On m'a dit : « Viens vite. » Et j'ai raccroché. Dehors, une tempête de neige. À la météo, on l'avait annoncée pour le lendemain, mais elle est arrivée pendant la nuit.

Je marche dans une rue glacée. Il tombe des lames de rasoir. C'est le froid. Le grand froid de l'hiver qui nous décharne le visage, les doigts, les pieds. L'âme tremble, mais c'est pour autre chose. J'attends. L'autobus boîte jusqu'à l'arrêt, mais le feu tourne au rouge. Il s'arrête. Il est à vingt mètres. Je regarde le chauffeur qui prend une gorgée de quelque chose de chaud. Il me voit. Le feu est rouge. Le clignement de mes yeux fait fondre le givre de mes cils et c'est l'hiver au complet qui pleure sur mon visage. Je tiens un peu de monnaie entre mes doigts crispés au fond de la poche de mon manteau. Je respire fort dans mon foulard pour que la buée qui sort de ma bouche me réchauffe le nez. L'autobus

ne bouge pas. C'est à tuer tout le monde. À poser des bombes. Avant, il y avait le soleil. Mais quand ? Quand ?... Cette ville est une punition. Mais y a rien à dire. Mieux vaut ça qu'une bombe dans la gueule. Je suis frère jumeau d'une guerre civile qui a ravagé le pays de ma naissance.

On ne sait jamais comment commence une histoire. On ne sait jamais. Je veux dire que je n'étais pas assis à attendre que ça arrive. C'est arrivé. Je dormais. Driiiiiing ! Allô ? Viens vite. Shlack ! Congélateur. Autobus au coin de la rue. Feu vert. L'autobus titube vers moi. Si la tempête pouvait durer mille ans. Qu'il neige mille ans. Sans arrêt. Que ça batte tous les records. De durée. D'accumulation. De merde. Qu'il neige tellement que je puisse dire plus tard : « Avant la tempête », « Après la tempête », et tout le monde de mon âge saura de quelle nuit je parle. L'autobus s'arrête. Les portes s'ouvrent. Je monte.

Plus jeune, le mot « avant » appartenait surtout à mon père, ma mère. Ma mère disait : « Avant la guerre... le pays était beau. » Elle parlait de ce pays lointain, pays des ancêtres, des cèdres et de l'eau, des montagnes et du soleil, pays perdu, pays vaincu, et moi, loin de la guerre civile, ma sœur jumelle, assis dans un coin du salon d'où j'écoutais les grands parler entre eux, j'imaginai une grande promenade ensoleillée. La mer venait se ravager aux pieds des passants qui, pantalons aux bords roulés jusqu'en haut des genoux, marchaient en tenant leurs souliers dans leurs mains. Mon père disait : « Avant mon mariage... » et je voyais un homme libre. À cet âge, j'étais surtout aux prises avec les plus tard. Plus tard, tu seras grand, tu comprendras, tu pourras, tu feras, tu iras, et moi je me gavais d'impossible. Aujourd'hui, tout cela est pour moi un avant et je suis dans ce plus tard si souvent désiré, si puissamment rêvé, et je peux dire que ce plus tard, maintenant que j'y suis, je l'ai dans le cul. Je suis assis au fond de l'autobus, je suis devenu grand et je me gèle le cul et personne ne sait qui je suis et ce qui m'arrive. J'essaie d'imaginer comment ça va être. Avec un peu de chance, j'arriverai là le dernier. J'ai pas de bagnole. Je ne conduis même pas, alors j'ai payé ma place dans l'autobus. Ça a failli mal finir. Il me manquait vingt-cinq cents. Il a fallu parlementer avec le chauffeur. J'ai pourtant essayé de passer en douce en mettant toute ma monnaie dans sa tirelire, mais il avait l'oreille. C'était un fin. Un malin. Il devait être chauffeur depuis longtemps. Sans regarder, juste au son des pièces tombées au fond de la boîte en métal, il a su. Il lève sa main. Je m'arrête. Je recule. Il ne me regarde pas. Il tient sa main levée et il me dit :

- C'est tout ce que j'ai...

- Y en manque.

On tournait en rond.

-Alors ?

- Alors y manque vingt-cinq cents.

Je ne sais pas comment tout ça s'est terminé... il y a des dialogues que je préfère oublier. Je lui ai dit : « Je vais à l'hôpital. »

- T'as raison d'aller à l'hôpital. Quand on est malade dans sa tête, on se soigne.

- Ma mère est en train de mourir, connard, et ton vingt-cinq cents, tu peux te le fourrer au fond du cul !

C'est sorti d'un coup. Il n'a rien dit. Je suis allé au fond. J'ai entendu le chauffeur dire au passager assis à ses côtés : « Encore un crisse de Français. »

- Je ne suis pas Français et je t'emmerde, j'ai hurlé.

Au moins y a ça. Quand notre mère est en train de mourir, ça nous donne certains droits.

## **Annexe 2 :**

Devant moi, il y a un père Noël. C'est pas une farce. Il y a un père Noël. Un vrai. Je veux dire : il est là. Sous la neige. Il marche sur le trottoir. En face de moi. Il avance. Un père Noël. Tout y est. Habit rouge, barbe blanche, bottes noires. Je ne l'ai pas vu arriver. Il est là. Je ne sais pas. Il est apparu. Avant, il m'arrivait souvent d'avoir des apparitions. Une apparition, je me dis. Mais non. Réaliste à fond. Il doit sortir de l'hôpital... Une tournée auprès des malades... Les enfants... Tout ça. Tout de même, ça me fait un drôle d'effet. Il arrive à ma hauteur. S'arrête. Il devait tenir ses clés à la main parce que je ne le vois pas les sortir de sa poche. Il ouvre la portière de sa voiture. Il se penche. Il a un gros cul. Il met le contact. Il se redresse, muni d'un petit balai et, sans avoir l'air d'y penser, le père Noël commence à déneiger le pare-brise et les vitres de son auto. Je le regarde. Je ne bouge pas. Je ne sais pas. Comme s'il n'y a jamais eu de musique. Il fait le tour. Sans me regarder. Il balance son petit balai sur la banquette arrière, il remonte dans sa voiture, claque la portière, change de vitesse. Il veut s'en aller. Il ne peut pas. C'est comme ça. Il insiste, mais il n'y a rien à faire. La voiture se met à fumer, je regarde la machine : les roues tournent, spinent, glissent, crissent, rien à faire. Il ne décolle pas. Il accélère, en arrière, en avant, il reste sur place. Désespérant. Ça doit être une nuit où l'on se dit que c'est une de ces nuits. Les roues vont dans tous les sens, à droite, à gauche, ça ne veut rien savoir. C'est à pleurer. Je ne bouge pas. La voiture non plus. Ça dure. Il tente un grand coup. Il appuie sur la pédale à fond. La voiture hurle. Il s'enfonce. Il s'écoeure. Il s'arrête. J'attends. La portière s'ouvre. Le père Noël sort de sa voiture en disant : Tabarnac ! Il trouve une pelle en métal dans le coffre puis se met à casser la glace et pelleter la neige accumulée autour de chaque roue. Ensuite, encore dans la voiture, il recommence. Même manège. En avant, en arrière. Inutile. Impitoyable. Il ressort. Je ne bouge pas. Il me regarde.

- Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

- Je vais à l'hôpital.

- T'es malade ?

- Non. C'est ma mère. Elle va mourir.

- Ah bon, a répondu le père Noël.

Il se tait. Il me regarde. Je sens qu'il veut me demander quelque chose. Il ne sait pas comment.

- C'est pas l'fun, il dit.

- Non, je réponds.

Un grand dialogue.



Je ne bouge toujours pas. Il se gratte la tête en regardant sa voiture. « Ouain ! » il dit. Je le vois venir. Il prend un petit temps de silence. Pour la forme sûrement. Pour pas que ça soit trop brutal. Je veux repartir, mais il est le plus rapide.

- Tu veux pas me pousser un peu ?

- C'est parce que ma mère est en train de mourir...

- Ça va juste prendre une minute !

Devant un pareil argument, je n'ai pas su dire non. Il remonte dans sa voiture. Il démarre. Je pousse. Ça ne décolle pas. On est pris. Il insiste. Je force. Pousse ! Pousse ! hurle le père Noël. J'ai tout son pot d'échappement qui me rentre dans la gueule. Pousse ! Pousse ! Mais je pousse ! T'as rien dans les bras, crisse ?! Pousse ! Il faut faire quelque chose. Lui dire quelque chose. Que c'est pas sérieux, ou pas grave. Ça va s'arranger, il suffit d'être patient puisque tôt ou tard le soleil viendra tout faire fondre. La neige ce n'est pas la mort, ça s'arrange, ça ne reste pas pris autour des roues, il y a de l'espoir. Il faut que je lui dise, moi, au père Noël, que le temps passera et puis qu'il oubliera, bref il faut que je me dégage de tout ça. Il finit par comprendre. Il sort de nouveau, et là, vraiment, il n'a pas l'air content.

-Vous allez devoir appeler une remorqueuse, j'ai dit.

« Tabarnac ! » a répondu le père Noël, et je suis parti.